

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 12

Artikel: Paul Dupin [à suivre]
Autor: Rolland, Romain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

Organe officiel de l'Association des musiciens suisses, pour la Suisse romande.

SOMMAIRE : Paul Dupin, ROMAIN ROLLAND. — Une page « égarée ». — La date de naissance de Fr. Chopin, G. H. — La musique en Suisse : Suisse romande ; Suisse allemande. — La musique à l'Etranger : Belgique, MAY DE RÜDDER; France, LÉON VALLAS. — Echos et Nouvelles. — Nécrologie. — Bibliographie. — Calendrier musical.

Paul Dupin.

Le cas de Paul Dupin est un des plus étonnantes qu'on puisse rencontrer dans l'histoire de la musique, qui abonde pourtant en récits de vocations et d'infortunes merveilleuses. Trouver en plein Paris d'aujourd'hui un musicien de race, qui n'a jamais entendu, qui n'a jamais pu entendre une symphonie de Beethoven, qui n'a jamais pu aller au concert, qui n'a, pour ainsi dire, jamais pu apprendre la musique qu'en prenant sur le temps de ses repas pour lire dans les bibliothèques les partitions des maîtres, qui n'a jamais pu composer de musique qu'en prenant sur son sommeil une partie de ses nuits, — on a peine à le croire, on se refuse à croire un tel supplice possible. Et pourtant, ce supplice a duré vingt ans; il finit à peine; il n'est pas encore tout à fait fini. Actuellement, ce musicien passe encore ses journées, du matin au soir, dans un service absorbant de chemins de fer.

Il n'en a pas moins trouvé dans ses veilles le temps d'écrire un opéra, de la musique de scène, des *lieder*, des pièces pour piano, des quatuors à cordes.

On se doute que des œuvres composées dans de telles conditions doivent souffrir de bien des manques, offrir bien des défauts; le malheureux, séparé du monde musical de son temps, s'est épuisé souvent à redécouvrir pour lui, dans sa solitude, avec beaucoup d'efforts, ce que d'autres avaient découvert sans grand'peine, avant lui. Mais il y a là des trouvailles, une force, un style, une âme personnelle; et il est admirable qu'un homme réduit à ses seuls moyens ait pu ainsi se créer une langue aussi juste et aussi pénétrante. Il ne l'est pas moins qu'au milieu d'agitations et de soucis perpétuels il ait pu retrouver d'instinct quelque chose de l'esprit classique, ce sens de l'équilibre et des justes proportions, qui fait de telle de ses pièces une œuvre presque achevée. Il fallait qu'il fût vraiment de cette lignée classique; il fallait qu'il portât en lui un peu de leur génie et de leur sang. — Par son héritage, en effet, il se rattache à eux.

* * *

Né à Roubaix, en 1865, il était, par sa mère, le descendant de quatre générations de maîtres de chapelle allemands, les Schmidt de Buckeburg, en Westphalie. Son père, Breton, était venu de Rennes tenter la fortune au pays des tissus. Mais c'était un rêveur, poète, un peu mystique, qui n'était pas doué pour les affaires ; il travaillait beaucoup, sans profit appréciable, soutenant à la fois la charge de deux maisons, l'une à Paris, l'autre à Roubaix : si bien qu'à 47 ans il tomba paralytique et traîna jusqu'à sa mort, en 1873, une existence douloureuse, dont les souffrances étaient toujours dominées par le souci qu'il avait de les cacher aux siens. La mère resta veuve, avec trois fils. Deux étaient déjà morts. Avec une admirable énergie, elle fit face aux difficultés où elle se trouvait. Elève de Fétis, de Michelot, de M^{me} Pleyel, et surtout de son père Carl Schmidt, elle avait obtenu, en 1848, le premier prix de piano au Conservatoire de Bruxelles : elle donna des leçons de musique, à Roubaix.

Par une bizarrerie de nature, qui n'est pas rare dans les vies de musiciens, Paul Dupin, dans son enfance, se montra rebelle à tout enseignement musical. Sans doute, se buta-t-il à ce que les commencements ont d'ingrat et d'irritant ; et ceux qui l'entouraient, malgré leur affection, ne surent pas comprendre ce qui se passait dans cette petite âme d'enfant, orgueilleuse, incertaine, et obstinée, que la musique bouleversait en secret, et qui se révoltait contre ceux qui voulaient la lui apprendre. Un accident assez grave vint d'ailleurs affoler cette sensibilité d'enfant, déjà frémissante, et risqua de la briser.

Trois ans avant la mort de son père, pendant la guerre de 70, aux Sœurs Grises de Roubaix, où il apprenait à lire, il s'endormit un jour en faisant de la charpie pour les blessés. Un de ses petits camarades s'amusa à lui enfoncer dans les oreilles des tampons de coton. On ne put extraire le bout. Il en résulta de cruelles souffrances d'oreilles, qui allèrent en s'exaspérant jusqu'à l'âge de quatorze ans. A douze ans, il était sourd. Cette infirmité eut une influence profonde sur son caractère ; elle l'isola du reste du monde ; cet enfant fut, pendant des années, muré en lui-même, avec, pour seules compagnes, la musique et la douleur, si étroitement unies qu'elles se confondaient ensemble : car à ses maux d'oreilles s'étaient associées des hallucinations musicales, que rythmaient les coups affolants du sang, battant contre le tympan.

— « Cette musique était pour moi, raconte-t-il, tout un monde asservi à un tyran surnaturel. Ah ! les hallucinations de ces nuits, ces heures interminables où chaque coup du terrible métronome, comme un lourd balancier, résonnait affreusement dans ma tête endolorie de fièvre ! Comme je les ai peuplées de foules immenses, — pompeuses masses chorales et orchestrales, avec lesquelles toujours je me retrouvais, revoyant les mêmes visages heureux, qui chantaient une musique qui me consolait... »

Ou bien, c'était en pension : les petites chambres étaient séparées par des cloisons de bois, contre lesquelles, la nuit, plusieurs fois, il arriva à l'enfant de tomber bruyamment, au risque de se casser le cou, tandis que debout sur son lit, à moitié endormi, claquant des dents de froid et de fièvre, et scandant de souffles bruyants la musique qui l'envahissait des pieds à la tête, il voulait

figurer à lui tout seul de grandes marches triomphales, aux sonneries puissantes de trompettes innombrables...

De douloureuses opérations, faites à Gand, lui rendirent l'ouïe, et le soulagèrent de son mal. Mais l'empreinte avait été trop forte pour s'effacer tout à fait ; et il se trouvait avoir acquis non seulement des habitudes morales d'isolement mystique et violent, mais même, si l'on peut dire, des habitudes musicales, — cet éternel et puissant bourdonnement des cloches intérieures, menées par un rythme implacable.

Très religieux alors, très respectueux de l'autorité familiale, malgré ses emportements et sa force athlétique et téméraire, qui faillit le faire tuer maintes fois dans ses jeux, victime de graves accidents, ce rude petit Flamand n'osa pas affirmer, contre la volonté des siens, sa vocation musicale, — peut-être par une pudeur sauvage de livrer le secret de sa vie intérieure. A dix-sept ans, au sortir de l'Institut de Melle, en Belgique, il se laissa mettre par son frère ainé, de douze ans plus âgé, aux Arts et Métiers de Tournai. Il y connut les terreurs des bruyantes et menaçantes machines, ces odeurs d'huile, ces poussières de fonte limée, ces mains sales, ces doigts saignants sous les coups de marteaux, dus à sa maladresse ou à sa distraction. — « C'est un miracle, dit-il, si je n'ai pas été vingt fois broyé sous les volants, ou criblé d'éclats de fer, ou happé par l'engrenage d'un de ces monstres, qui agitaient leurs tentacules, pour s'accrocher à mes habits de travail... »

Enfin, lorsqu'en 1886, après des mois, des années d'angoisses, d'insomnies, de cauchemars de musique, il fut évident pour lui que la maladie musicale était incurable, et qu'il fallait y céder, ou bien devenir fou, — il se trouvait faire partie de la direction de l'usine Meura, à Tournai. Il y était aimé, il y réussissait; tout marchait à souhait pour lui. — Il laissa tout.

* * *

A vingt-deux ans, ne sachant encore rien de la musique, ignorant jusqu'à ses clefs, il vint, sans un sou, à Paris. Il vit Marmontel, qui, plein d'estime pour le talent de la mère de Paul Dupin, se montra bon pour lui, et le recommanda à Delaborde, qui le recommanda à Th. Dubois, qui le trouva trop âgé pour apprendre utilement. Il vit aussi Pugno, qui l'envoya chez Emile Durand. Celui-ci consentit à essayer. Au bout de trois mois, Dupin en était à l'harmonie à quatre parties; mais Durand, consciencieux, prétendait le maintenir dans l'étude du solfège, au désespoir de son élève, qui, bouillant d'impatience, le conjurait « d'attaquer la musique à 5, 6, 7, 10, 40 parties, le plus de parties possible...»

En 1888, Dupin, âgé de vingt-trois ans, alla pour la première fois au théâtre. C'était à Bruxelles : on jouait la *Walkyrie*. Ce fut un coup de tonnerre. Il revint à Paris, délivrant. Sur ce, Durand lui dit que Wagner était la « négation de la musique », dont Rossini était le « chapiteau ». Il rompit. Ce fut fini de ses études régulières ; il n'eut plus jamais de maître : tout ce qu'il apprit depuis, en musique, ce fut aux bibliothèques.

Il avait aussi rompu avec les siens, qui le traitaient de fou, et posaient aux secours qu'ils étaient en mesure de lui donner des conditions que son

indépendance ne pouvait accepter. Par là-dessus, il s'était marié, presque mourant¹, en 1889; et en 1893, il eut une petite fille.

Alors, ce fut la misère et la chasse enragée au pain quotidien. Il fit tous les métiers : copies, transpositions, mises au point de travaux pédagogiques, traités de mandoline, rédactions en surnumérariat pour administrations, retouches de photographies, adresses et démarches pour revues et journaux, travaux pour des musiciens amateurs qui lui faisaient copier leurs inepties, y ajouter un commencement et une fin, et écrire l'accompagnement. Le malheureux homme en mourait de honte. Il en souffre encore, aujourd'hui.

— « Ah ! que ma fierté m'a fait mal ! » dit-il, quand il raconte ces choses.

Il finit par dépérir tout à fait, épuisé par les privations, les humiliations, les chagrins de toute sorte ; et, de 1893 à 1895, il fut en proie à une grave maladie nerveuse. Tout l'avait abandonné : sa famille, sa santé, tout espoir ; seule, la musique lui restait, par bonheur, obstinément fidèle. De cette époque datent quelques-unes de ses plus belles mélodies.

— « Je ne puis voir sans émotion, dit-il, certaines de ces pages ! car, lorsque je les écrivis, il y avait des jours où j'étais décidé à mettre fin à mes souffrances... Oui, plusieurs fois, j'ai voulu déserter : telle était ma lassitude de vivre, en ces deux années surtout, telle était ma révolte contre l'absurdité de mon destin, qui m'imposait un but que mes forces ne semblaient plus capables d'atteindre... j'en étais devenu assez lâche, assez misérable pour oublier que j'avais une petite fille, qui vainement ensuite m'aurait tendu les bras... Oh ! comme je vous aime, pages, dont nul ne sentira comme moi la souffrance cachée,... comme je vous aime, pour m'avoir sauvé de moi-même, pour avoir exalté ma foi jusqu'au délire ! »

Depuis 1894, on lui avait trouvé un emploi à la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, comme comptable au magasin central de la traction, puis comme aide-comptable du contre-maître des voitures. Quand il était entré à la Compagnie, c'était avec le ferme espoir de ne faire qu'y passer. Mais de semaine en semaine, d'année en année, la chaîne s'alourdit et se resserra sur lui : il fallait vivre, il fallait faire vivre ceux qu'il aimait. Il s'entêtait du moins à ne pas abandonner, un seul jour, la musique : s'il l'eût fait, il fût mort. Il profitait des moindres instants pour noter les pensées musicales, qui ne cessaient de le travailler, qui lui donnaient une fièvre perpétuelle. Tous les moyens, tous les refuges lui étaient bons. En 1895, envoyé en disgrâce à Rennes, où il était chargé, comme teneur d'attachement, « pointeau », à 120 francs par mois, de visiter chaque jour vingt-six bâtiments, où étaient répartis les cinq cents ouvriers de l'immense usine : selliers, peintres, charrons, vernisseurs, ébénistes, menuisiers, serruriers, plombiers, tôliers, chaudronniers, matelassiers, vitriers, forgerons, zingueurs, modeleurs, ajusteurs, coupeurs, tourneurs, étoupeurs, distributeurs, etc..., dont il devait pointer le temps de travail « à la tâche » et « à la journée », — il lui arriva plus d'une fois de se réfugier cinq minutes sous une chaudière de locomotion, pour y continuer un thème qui le

¹ Atteint depuis l'avant-veille d'une pleuro-pneumonie, qu'il s'obstinait à ne pas soigner, il fut pris d'étouffement, le jour même du mariage, resta huit jours entre la vie et la mort, et trois mois gravement malade.

hantait, ou pour le noter enfin. Chaque jour, il rejoignait en courant cette cachette: et là, sous la lumière, et parfois sous la pluie qui entrait par la baie où s'ajuste le dôme de la machine, accroupi péniblement, il dépliait comme il pouvait son papier, et, trempant sa plume dans un des deux petits encriers retenus par une boutonnière à gauche de sa vareuse de travail, il s'enivrait de la musique, qui sortait de sa pensée, si longtemps comprimée. Détail touchant : les ouvriers, dont il s'était fait aimer et respecter — (au point que, quand il dut partir, ces braves gens lui offrirent un bureau souscrit par eux), — les ouvriers, qui comprenaient, mieux que leurs patrons, les souffrances de Dupin, et qui en avaient pitié, faisaient le guet, tandis qu'il écrivait, et, de loin, lui signalaient l'arrivée du chef. Dénoncé à la fin, il inventa d'autres systèmes : il s'intéressait outre mesure à la santé de l'un ou l'autre planton préposé aux portillons de l'enclos des ateliers ; et, tout en lui parlant, appuyé sur le guichet, il notait sa musique. Ou bien, c'était dans le croissement des voies, entre les bâtiments de l'usine ; dans les « guignols » vitrés des contremaîtres ; dans les annexes de la sellerie ou du vernissage, faites d'anciens wagons, veufs de leurs roues, qui étaient établis en contrebas du chemin de ronde, au-dessous de l'interminable palissade de clôture. — Mais il lui arrivait souvent aussi, au lieu d'écrire, de pleurer...

Ce n'était pas seulement sa musique qui le signalait aux petites vexations de ses chefs, mais son indépendance de caractère et l'affection même que lui témoignaient les ouvriers dont il prenait la défense. Il était surtout en butte aux persécutions de certains contremaîtres, qui s'acharnaient contre lui, avec cette méchanceté spéciale qu'inspire l'artiste, le déclassé, aux chiens de garde humains.

Chaque matin, il lui fallait se trouver aux ateliers, dès six heures. Le sifflet de l'usine se faisait entendre, à plusieurs kilomètres à la ronde. Cette note de flûte géante, qui suivait de près l'Angelus, causait à l'avance à Dupin une véritable terreur. L'attente de la minute, où elle allait passer, le tenait éveillé, même quand il s'était couché tout habillé, deux heures seulement auparavant. Il tremblait d'arriver en retard. Sa lanterne attachée au bout de son parapluie, dans les nuits pluvieuses d'hiver, engoncé dans des sous-vêtements, dont le nombre tâchait de remplacer le pardessus qui lui manquait, il courait, risquant vingt fois de tomber dans une fondrière. La bise cinglait son visage ; il arrachait avec peine ses galoches de bois, qui s'incrustaient à chaque pas dans la boue. Il courait, il courait ; il se heurtait à la porte du magasin, où se trouvait le livre de présence, qu'il lui fallait signer. Le préposé aux signatures le regardait venir, et, quand il était à un mètre de distance et faisait déjà le geste de prendre la plume, fermait violemment le livre, en lui mettant sous le nez sa montre, qui marquait une minute de retard. Le misérable, au besoin, s'amusaît à avancer sa montre, d'un coup de pouce, pour prendre Dupin en faute. Il finit d'ailleurs par être saisi sur le fait, et puni. Mais cette lâche persécution fit tomber souvent Dupin dans de tels accès de désespoir qu'à cette époque encore, il fut plus d'une fois sur le point de se suicider. Il se souvient toujours d'un sentier qui croisait sa route, à l'angle d'une petite chapelle, — un sentier qui conduisait à une mare profonde qui l'attirait, et où tous ses maux se seraient engloutis. Tout récemment, il la revoyait, en lisant le *Crépuscule*

de Rollinat, qu'il vient de mettre en musique : c'est elle que sa musique évoque, et lui, auprès.¹

(A suivre).

ROMAIN ROLLAND.

La *Vie Musicale* publiera dans son prochain numéro la fin de l'étude sur *Paul Dupin*, par M. ROMAIN ROLLAND.

Une page „égarée“.

Une circonstance fortuite met en nos mains un feuillet égaré jusqu'à ce jour et que, sans doute, il vaut la peine de sauver d'un injuste oubli. Mais qu'on veuille bien tout d'abord en écouter l'histoire. Dans la petite ville de X. — petite par le nombre de ses habitants, nullement par la vie intellectuelle et artistique qui s'y déroule —, le Comité préposé aux choses musicales discute avec ardeur le programme du prochain concert. Les uns, parmi ses membres, estiment que le dernier morceau du soliste marque la fin du concert ; d'autres voudraient que la soirée s'achevât en beauté, sur une œuvre plus musicale ; d'autres enfin pensent que, pour ne point déroger aux habitudes déjà invétérées, il sera bon de mettre à la fin un morceau... quelconque. Inutile de dire que ces derniers, les chevaliers de la « Sainte-Trrradition », l'emportèrent.... C'est si commode de faire comme *on a toujours fait* !

Le choix se fixa sur la *Jubel-Ouverture* de Charles-Marie de Weber. Le programme, incontinent, fut communiqué au rédacteur dont les analyses préliminaires ont pour mission d'éclairer le public sur l'essence et la valeur des œuvres exécutées. Retirées au dernier moment des mains de l'imprimeur, les lignes suivantes étaient destinées à « commenter » le morceau final. On les chercherait en vain dans la collection des programmes de la ville de X., — nos lecteurs en auront donc la primeur. Leur humour assurément se passe de tout commentaire.

Jubel-Ouverture, de C.-M. de Weber.

Nous ne dirons rien de l'*Ouverture* de Weber, qui n'a été ajoutée aux autres morceaux que pour la forme et pour la symétrie *typographique* du programme. Le concert finit avec le morceau du soliste. Il ne doit plus être question de musique après cela. Toutefois, le Comité est d'avis que, par respect pour la tradition, il convient d'ajouter un morceau *quelconque* qu'il n'est absolument pas nécessaire d'écouter.

Au reste, comme cette ouverture est très bruyante, le Comité a pensé qu'elle serait très propre à couvrir le bruit inévitable des préparatifs du départ. On est donc instamment prié d'attendre que l'orchestre ait commencé à jouer pour faire ces préparatifs. Tout se perdra ainsi dans un bruit confus et un vaste désordre, comme il convient que finisse un concert.

Le Comité veillera à ce qu'à l'avenir personne n'ait jamais à regretter de ne pas avoir écouté le dernier morceau. Il pense de cette façon être agréable à ses fidèles abonnés et en général à tous ceux qui brûlent d'un amoûr sincère et profond de la belle musique.

¹ Cet article a paru dans le « Bulletin français de la S. I. M. » Nous remercions son auteur d'avoir bien voulu nous autoriser spécialement à la reproduire.